

« On a fait ce qu'on a pu pour la République »

Ce sont les dernières paroles qui m'ont été adressées par Marcel Jouans. Marcel, « soldat de l'an 2 », comme le disait Malraux, venait de me raconter certains détails d'un évènement connu par beaucoup (Gérard Carbonneaux)

Fin janvier 1944, un avion bimoteur Hudson se pose sur le terrain Orion (nom de code pour un pâturage situé près des villages de Nance et Cosges).

Le dispositif de protection est en place, les groupes francs coupent les ponts et les routes aux alentours du terrain d'atterrissement. Six agents et du matériel débarquent. Marcel et le groupe de Ruffey sont en poste au moulin du Loup, près de la zone d'atterrissement. Au moment de redécoller, l'avion, trop lourd s'embourbe profondément. Les moteurs rugissent dans la nuit, mais il n'y a rien à faire, il s'enfonce encore plus.

Dans l'avion se trouvent Raymond Aubrac et Lucie, sa femme, sur le point d'accoucher. Marcel est le témoin d'une scène dantesque : le pilote qui, dans un cas comme celui-là doit détruire son avion, menace les passagers de son revolver et leur ordonne de descendre de son appareil. Lucie refuse de sortir. Ils doivent aller à Londres coûte que coûte. Il y a trop longtemps qu'ils se cachent et mettent en danger ceux qui les cachent. Ils gênent le travail de la résistance. Lucie vient de libérer son mari, les armes à la main, des griffes de la Gestapo lyonnaise commandée par Klaus Barbie. Il faut partir.

Confrontés à cette situation dramatique, les jeunes résistants proposent une solution. Ils vont au moulin des Aiguis, récupèrent un attelage de bœufs, une charrette, des planches, des pelles et se mettent au travail dans la boue. Ils effectuent un travail de forçat et, vers 3 heures du matin, l'avion, qui pèse 11 tonnes, a été sorti de la boue.

La famille Aubrac et le pilote sont les seuls autorisés à partir. La piste de planches est courte. Marcel se rappelle du moment où les jeunes sont accrochés à la queue de l'avion pour le retenir pendant que le pilote met plein gaz. Des flammes énormes sortent des pots d'échappement dans leur direction en un vacarme épouvantable. D'un geste de la main, par la petite fenêtre gauche du cockpit, le pilote donne le signal de 'lâcher tout'. Les jeunes se mettent de côté ou passent en-dessous de la queue de l'avion. Celui-ci bondit en avant et s'envole. Opération réussie, les Aubrac atteindront Londres sans encombre.

Chacun rentre chez soi avant le lever du jour par les dessertes de la plaine.

Lucie et Raymond Aubrac reviendront souvent dans la région après la guerre. Lucie témoignera dans les collèges et les lycées pour que la résistance, c'était aussi des petits gestes de tous les jours comme collecter du papier pour faire des tracts afin de défendre des principes, des libertés publiques, et de rester digne au milieu du cynisme ambiant. La dignité, c'était aussi de petits gestes dans la misère du quotidien de la guerre et de l'occupation.

Un jour, lors d'une cérémonie du souvenir pour la résistance, Marcel Jouans a rappelé à Lucie Aubrac l'épisode du pilote qui les menaçait de son revolver. Elle lui a répondu qu'il faisait partie du petit nombre de témoins de cet épisode douloureux mais qui, heureusement, s'est bien terminé.

C'est cela faire ce que l'on peut pour la république. Marcel l'a fait.

Après la guerre comme beaucoup de ses camarades qui étaient venus des usines, descendus des collines, les armes à la main pour vivre debout, Marcel a repris son travail et s'est occupé de ses vignes, car faire son vin, c'est s'ennoblir.

Le vin de Marcel a le goût des ‘jours heureux’, comme le nom du programme du Conseil National de la Résistance qui a réglé notre vie depuis la Libération.

Le vin de Marcel a le goût des jours heureux de notre enfance dans les années cinquante et soixante.

Le vin de Marcel pétille comme nos années d’adolescence joyeuse et insouciante au collège de Bletterans avec Danièle sa fille, Guy son gendre et les autres.

Marcel n’a parlé de cette époque qu’à la fin de sa vie, comme s’il s’agissait d’un testament.

« *Il y a ceux qui à cette époque ont attendu, et il y a ceux qui ont vécu* », a dit plus tard le général De Gaulle.

Marcel Jouans n'a pas attendu...

Gérard Carboneaux
Lombard/Cosges
Mai 2013